Ex et Mém II

4

INAUGURATION

DES

BUSTES DE BAILLARGER ET DE FALRET

A L'HOSPICE DE LA SALPÊTRIÈRE

le 7 Juillet 1894



PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1894

INAUGURATION

DES

BUSTES DE BAILLARGER ET DE FALRET

Extrait des *Annales médico-psychologiques*
Septembre-Octobre 1894.

INAUGURATION

DES

BUSTES DE BAILLARGER ET DE FALRET

A L'HOSPICE DE LA SALPÊTRIÈRE

le 7 Juillet 1894



PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1894

INAUGURATION DES BUSTES

DE

BAILLARGER

ET DE

FALRET

A L'HOSPICE DE LA SALPÊTRIÈRE

L'histoire de la Société médico-psychologique vient de s'enrichir encore d'une page glorieuse. En 1885, les membres de cette société savante ont élevé à Pinel une statue; c'était l'hommage rendu au nom de la science, au nom de la médecine mentale, au représentant le plus illustre de la psychiatrie, en France, à la fin du siècle dernier, au commencement de celui-ci. Le réformateur du régime des aliénés, celui qui, par une initiative hardie dont l'inspiration venait du cœur, osa traiter en malades les parias chargés de chaînes, méritait bien qu'on fît revivre et ses traits et sa mémoire. C'était la dette payée, par notre génération, à un passé auquel elle n'avait pas été mêlée, mais pour lequel elle avait une respectueuse admiration.

La Société médico-psychologique continue son œuvre ;

tous ses membres, qu'ils vivent à Paris, qu'ils dirigent les grands asiles d'aliénés de province, sont unis dans un même sentiment, et ont su le manifester dans la journée du 7 juillet 1894.

Honorer les hommes qui ont donné toute leur vie aux aliénés, à la médecine mentale, qui ont été à la fois des éducateurs et des bienfaiteurs, c'est notre manière de répondre à des attaques qui ne sauraient d'ailleurs nous blesser, et bien moins encore nous détourner de la voie que nous avons décidé de suivre. Notre tâche n'est pas achevée, il y a toujours beaucoup de bien à faire ; nous aurions, s'il en était besoin, pour nous réconforter, pour nous soutenir, l'exemple des maîtres dont nous avons voulu perpétuer la mémoire, en donnant avec solennité leurs bustes à la Salpêtrière.

Là s'était écoulée leur vie scientifique, et à une époque où l'enseignement officiel de la médecine mentale n'existait pas, Falret et Baillarger avaient inauguré des cours qui attiraient en foule, non pas seulement les étudiants en médecine, mais des savants, des philosophes, désireux de s'instruire. Cette branche des sciences psycho-physiologiques était à peine connue ; tout était nouveau, pour ainsi dire, et la précoce expérience des professeurs donnait à leur enseignement une saveur que goûtèrent avec fruit des esprits délicats. Dans ces cliniques où le contact avec les maîtres était d'autant plus intime qu'il était librement recherché, se formèrent la plupart des médecins qui s'en sont allés depuis diriger les asiles d'aliénés que la loi de 1838 venait de réorganiser. Si les bienfaits de cette loi sont contestés, et même oubliés aujourd'hui, il reste encore des hommes, des médecins, qui se souviennent, et qui, l'heure venue, savent rendre un juste hommage à ceux de leurs devanciers qui ont collaboré à une œuvre d'humanité, de progrès.

Falret et Baillarger ont été tous les deux des bienfaiteurs des aliénés. La Société médico-psychologique en prenant l'initiative d'une souscription pour l'érection d'un buste à Baillarger, le fondateur des *Annales médico-psychologiques;* Jules Falret en offrant le buste de son père; la Ville de Paris en les acceptant pour l'hospice de la Salpêtrière, se sont trouvés unis dans une grande et généreuse pensée. C'est elle qui a rayonné sur la fête d'inauguration, c'est à elle que cette fête a dû son éclat.

M. le Préfet de la Seine présidait, ayant à ses côtés M. le Directeur de l'Assistance publique, M. le Directeur des affaires départementales, la délégation de l'Académie de médecine, représentée par MM. Rochard, son président, Bergeron, secrétaire perpétuel, Sappey et Magnan; les délégués de la Faculté, MM. les professeurs Joffroy et Raymond; la Société médico-psychologique, les internes des asiles de la Seine, de l'hospice de Bicêtre et de la Salpêtrière; sur les gradins avaient pris place, les familles, les amis de Baillarger et de Falret; M. Le Bas, le sympathique directeur de la Salpêtrière; un grand nombre de dames surveillantes et sous-surveillantes des services d'aliénés et des services hospitaliers de la maison. En dehors de l'estrade officielle était rangée dans les grandes avenues une foule émue, attentive, c'étaient les hôtes de la Maison qui prenaient, elles aussi, part à la grande fête.

Le premier qui sortit de nos rangs, ce fut M. Jules Falret, il avait été le président du Comité de souscription pour le buste de Baillarger, c'était à lui qu'il appartenait de l'offrir à la Ville de Paris, à l'Assistance publique; il avait, à un autre titre, le droit de prendre la parole, il offrait aussi, à la même heure, le buste de son père, J.-P. Falret. A une œuvre collective, il ajoutait, avec une délicatesse touchante, une œuvre privée, et

dans l'accomplissement de ce pieux devoir, il s'effaçait, ne voulant parler que des deux hommes de bien dont il relevait les mérites, avec l'autorité que lui assure sa science profonde, et l'honorabilité indiscutée de sa vie.

Discours de M. J. Falret, *au nom du Comité de la souscription Baillarger.*

Messieurs,

En ma qualité de président du Comité de la souscription Baillarger, je viens aujourd'hui, au nom de la Société médico-psychologique et en mon nom personnel, offrir à l'administration de l'Assistance publique et à l'hospice de la Salpêtrière, les bustes du Dr Baillarger, et de mon père, le Dr Jean-Pierre Falret, dont l'administration a autorisé l'érection dans la première cour de la Salpêtrière et dont la Société médico-psychologique a décidé, pour aujourd'hui, l'inauguration solennelle devant M. le Préfet de la Seine et M. le directeur de l'Assistance publique, qui ont bien voulu accepter notre invitation et rehausser par leur présence l'éclat de cette cérémonie.

C'est un grand honneur pour nous, Messieurs, de voir ici réunie une affluence aussi considérable de représentants de l'autorité, du Conseil général de la Seine et de la profession médicale, pour honorer la mémoire de deux médecins éminents, qui ont laissé dans l'hospice de la Salpêtrière des souvenirs si vivaces, et dans notre science spéciale des traces si durables, destinées à perpétuer leurs noms.

Nous adressons donc nos plus vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu honorer cette réunion de leur présence et rendre ainsi hommage à notre famille aliéniste, dans la personne de deux de ses plus illustres représentants.

La vie de ces deux maîtres de la pathologie mentale, malgré les profondes différences de caractère et de tendances scientifiques qui les ont séparés pendant tout le cours de leur existence, a présenté néanmoins de nombreux points de contact, qui les rapprocheront aux yeux de la postérité et qui justifient pleinement l'inauguration

simultanée de leurs bustes que nous célébrons aujourd'hui.

Tous deux, élèves directs de Pinel et d'Esquirol, ils ont adopté, avec des modifications secondaires, et propagé les doctrines scientifiques et philanthropiques de leurs illustres Maîtres, pour lesquels ils ont toujours professé la plus grande vénération.

Tous deux, médecins de la Salpêtrière, ils ont eu l'insigne honneur d'inaugurer en même temps, dans cet hospice, où leurs maîtres avaient déjà fait école, l'enseignement clinique et public des maladies mentales, à une époque où cet enseignement n'avait pas encore de représentant officiel. Tous deux, pendant près de trente ans, ils ont poursuivi, avec zèle et persévérance, le but élevé d'initier à la science, si dédaignée encore, qu'ils cultivaient avec tant de succès, de nombreux élèves, qui ont puisé dans ce double enseignement toutes les notions qu'ils ont pu acquérir sur la science des maladies mentales, et qui se sont répandus ensuite en France et à l'étranger, pour propager leurs doctrines et devenir médecins et directeurs des asiles d'aliénés, publics et privés, dans toute l'Europe.

Tous deux, animés du même zèle humanitaire qui caractérisait leurs devanciers, ils ont mené de front la philanthropie et la science, et ils ont fondé, l'un, la Société de patronage pour les aliénés convalescents qui, depuis plus de cinquante ans, n'a pas cessé de fonctionner avec succès et de rendre les plus grands services aux aliénés sortis guéris des asiles publics du département de la Seine, et l'autre, les *Annales médico-psychologiques*, mine inépuisable, où se trouvent accumulés les matériaux les plus précieux pour les travailleurs de l'avenir, la Société médico-psychologique, qui, depuis 1852, a servi puissamment au développement de notre science spéciale, et, enfin, l'Association mutuelle des médecins aliénistes qui a fait tant de bien aux veuves et aux enfants de nos confrères aliénistes, morts sans fortune ! (*Applaudissements.*)

Tous deux, enfin, médecins de la Salpêtrière et membres de l'Académie de médecine, ils ont laissé dans la science des découvertes durables que la postérité conservera.

L'un a démontré la non-existence de la monomanie, telle que la concevait Esquirol, c'est-à-dire comme délire partiel exclusivement limité à un seul sujet ; il a découvert la *Folie circulaire* et *la Folie du doute*, qui est devenue le point de départ des études ultérieures sur la folie avec conscience et les obsessions ; il a décrit le premier les trois périodes successives de l'évolution de l'idée fixe dans les délires partiels, jusqu'au *délire stéréotypé*, description qui a été appliquée, depuis lors, au seul délire de persécution ; enfin, il a proclamé la nécessité de créer désormais, par l'observation clinique, des espèces naturelles de maladies mentales, reposant à la fois sur l'ensemble des symptômes physiques et moraux et sur la marche de ces affections.

L'autre, Baillarger, a publié de nombreuses études cliniques sur la mélancolie avec stupeur ou stupidité, sur les hallucinations psychiques et psycho-sensorielles, sur la folie à double forme, et, surtout, sur la paralysie générale, travaux qui suffiraient pour immortaliser son nom et qui, basés sur une observation sérieuse et persévérante, défieront les atteintes du temps, sans parler de ses recherches anatomiques et physiologiques qui ont complété son œuvre.

Comme fils, il ne m'appartient pas de faire ici l'éloge d'un père pour lequel j'ai conservé la plus filiale vénération et auquel je dois doublement la vie, et comme père, et comme maître en aliénation mentale. Je laisserai ce soin à mes excellents collègues qui prendront la parole après moi. Mais je ne puis terminer ce discours sans rendre un dernier hommage à la mémoire des deux Maîtres de la médecine mentale, dont les bustes sont aujourd'hui placés sur leur piédestal, à l'entrée même de cet hospice de la Salpêtrière, où ils ont rendu, pendant de si longues années, tant de services aux aliénés et à la science. (*Applaudissements.*)

Tous deux nous ont laissé un salutaire exemple et de précieux enseignements. Leur vie, consacrée tout entière au travail, aux progrès de la science et au bien-être des aliénés, est pour nous un vrai modèle à suivre.

Comme leurs maîtres, Pinel et Esquirol, ils ont été dirigés, pendant toute leur existence, par deux mo-

biles supérieurs, l'amour des aliénés et le désir constant de faire progresser la science spéciale, encore si incomplète, à laquelle ils avaient consacré leur vie, et tous deux nous ont légué, comme testament scientifique, ce même et suprême enseignement : La clinique doit être la véritable base de la pathologie mentale. L'anatomie pathologique et la psychologie normale, sciences auxiliaires indispensables, doivent lui servir d'appuis, mais non la dominer, et la clinique seule peut contribuer à son avancement et à ses progrès ! (*Applaudissements.*)

L'Académie de médecine avait chargé M. Magnan de parler en son nom. Notre savant confrère a été le digne interprète des sentiments de l'Académie. Dans un langage d'une grande élévation, il a marqué la place que les deux maîtres avaient occupée dans la science ; il a dit quels services ils avaient rendus, et en quelle haute estime ils étaient tenus, il a mis en relief les qualités de leurs cœurs, égales à celles de leurs esprits, il les a montrés aussi grands tous les deux que leurs maîtres, Pinel et Esquirol.

Discours de M. MAGNAN, *au nom de l'Académie de médecine.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Je viens, au nom de l'Académie de médecine, rendre hommage à la mémoire de deux de ses membres les plus éminents, MM. Baillarger et Falret, tous deux maîtres illustres, dont les échos de la Salpêtrière rappellent encore le brillant et fécond enseignement.

J'ai été d'autant plus touché de la pieuse mission qui m'a été confiée, que j'ai eu le bonheur d'être l'interne de l'un et de l'autre ; conséquemment j'ai eu l'immense avantage, dans les causeries intimes de tous les jours, où le maître s'abandonne tout entier, de puiser à pleines mains, dans les trésors infinis de leur érudition, de leur savoir et de leur vaste expérience. Qu'il me soit permis d'exprimer ici le témoignage de ma respectueuse reconnaissance.

Dignes continuateurs de Pinel et d'Esquirol, ils ont marqué la seconde étape dans la marche progressive de la psychiatrie, et ce n'est pas trop des efforts de tous, aujourd'hui, pour soutenir la puissante impulsion qu'ils lui ont imprimée.

Vous allez entendre dans quelques instants d'éloquents panégyriques, mais je dois, pour ma part, me borner à rappeler ce qu'ont été les deux académiciens.

Le Dr Jean-Pierre Falret fut élu, le 3 juin 1823, membre adjoint résidant de l'Académie de médecine ; il n'avait pas encore trente ans, mais il était déjà connu, et son *Traité de l'hypocondrie et du suicide* ne tardait pas à être traduit en plusieurs langues. Un peu plus tard, ses travaux statistiques sur les aliénés, les suicides et les morts subites furent, deux années consécutives, couronnés par l'Institut.

Le 20 janvier 1835, lors de la réorganisation de l'Académie de médecine, il devint membre titulaire dans la section de Pathologie médicale. Deux ans après, il prenait une part active, à côté d'Esquirol et de Ferrus, à la confection de la loi du 30 juin 1838, sur les aliénés. Cette loi, inspirée par une pensée essentiellement médicale, toute à l'avantage du malade et de la sécurité publique, étonne et surprend ceux-là mêmes, qui, après l'avoir violemment critiquée, sont appelés à l'examiner et à indiquer les modifications qu'elle doit subir ; à mesure qu'ils l'approfondissent, ils sont forcés de convenir qu'elle est simple, pratique, protectrice et bienfaisante et que la plupart des réformes projetées sont, pour le moins, d'une utilité contestable.

En 1840, M. Falret qui, depuis neuf ans, était chargé du service des aliénées chroniques de la Salpêtrière, passa dans la section de Rambuteau, réservée à cette époque aux aliénées en traitement. Dès le début, il se consacra tout entier à cet enseignement si renommé, essentiellement pratique, révélateur quotidien du clinicien hors de pair. Possédant au plus haut degré cet art si délicat d'interroger l'aliéné, il ne tardait pas à rendre confiants et communicatifs les malades les plus taciturnes et les plus réservés ; il parvenait ainsi à faire passer devant les auditeurs les pages vivantes et les plus

émouvantes de la clinique mentale ; et comme le disait Lasègue qui se plaisait à se déclarer son élève, cet enseignement familier était conforme à la destination de toute clinique, dont le programme vrai est d'être, plutôt que de paraître.

Tel se montrait M. Falret, quand M. Baillarger, à la suite d'un concours où il fut nommé le premier, prit possession d'un des services de la Salpêtrière et ne tarda pas, à son tour, à inaugurer ses leçons, à la fois dogmatiques et cliniques, qui eurent, dans la suite, tant de retentissement.

Le 15 juin 1847, il était élu, à l'Académie de médecine, à cette période difficile, où les portes ne s'ouvraient, pour chaque nouveau titulaire, qu'après trois extinctions ; il entra dans la section d'Anatomie et de Physiologie, succédant à MM. Ribes, Olivier (d'Angers) et Breschet.

Quoique jeune encore — il avait à peine trente-huit ans — il avait donné la mesure de son vaste savoir, il s'était déjà fait remarquer par l'originalité et l'importance de ses travaux et de ses découvertes.

Observateur rigoureux et sagace, il apportait dans ses recherches une telle netteté, une telle pénétration, que les questions les plus ardues, les plus complexes devenaient par lui simples et faciles.

Il avait déterminé très nettement le siège précis de quelques hémorragies dans la cavité arachnoïdienne.

Sans le secours du microscope, à une époque où l'histologie était encore dans l'enfance, mettant à profit la propriété que possède la substance grise de se laisser pénétrer par les rayons lumineux, il donna de la structure de la couche corticale des circonvolutions, une description restée classique que les progrès de l'histologie moderne ont complétée sans rien changer à ce qu'elle avait de fondamental. Dans le même ordre de recherches, son mémoire sur le mode de formation du cerveau et sa communication à l'Académie, sur les rapports entre l'étendue de la surface du cerveau et le développement de l'intelligence, ont une haute importance morphologique et physiologique.

Que dire de son remarquable mémoire sur les hallucinations, auquel l'Académie de médecine accorda le

prix Civrieux, si ce n'est qu'il a servi de base à tout ce qui a été publié depuis sur ce sujet, et que psychologues, physiologistes et cliniciens le consultent encore avec profit, et y puisent, chaque jour, des éléments utiles à leurs recherches.

Les autres travaux sur les hallucinations sont tout aussi remarquables, notamment son étude si pénétrante, si judicieuse du fonctionnement cérébral dans cette période intercalaire à la veille et au sommeil, dans laquelle les centres supérieurs cessant d'intervenir, les hallucinations hypnagogiques deviennent le point de départ du délire, mettant en évidence l'une des modalités les plus curieuses du mécanisme cérébral, l'automatisme.

C'est là un vrai trait de génie, à ce moment où les notions sur la physiologie de l'écorce étaient si rudimentaires, à ce moment où l'on n'avait pas encore mis à profit l'incomparable champ d'exploration qu'a fourni l'hystérie, à ce moment, enfin, où toute cette mine si riche en phénomènes obsédants et impulsifs de la dégénérescence, était à peine explorée. M. Baillarger avait eu l'intuition des grandes découvertes qui ont suivi ces études. (*Applaudissements.*)

Les hallucinations psychiques, les hallucinations psycho-sensorielles, le mode de production des hallucinations hypnagogiques, l'automatisme cérébral, étaient la révélation de l'existence des centres supérieurs, exerçant une action modératrice sur toute cette région située en arrière de la pariétale ascendante, sur tout ce domaine des appétits et des instincts.

Cette partie de l'écorce cérébrale, véritable substratum organique de nos souvenirs, renferme les différents centres perceptifs encéphaliques qui recueillent les images mnémoniques de toutes nos impressions sensorielles, et c'est là que les centres d'idéation viennent puiser les matériaux nécessaires à l'élaboration intellectuelle, à la formation des idées ; ces images passant en avant dans la région frontale, deviennent les schémas, les signes représentatifs de la pensée et fournissent les éléments de nos déterminations. Tous ces faits, aujourd'hui classiques, on les trouve en germe, dans les beaux travaux de M. Baillarger. Tels sont les titres qui avaient assuré ses succès. (*Applaudissements.*)

M. Baillarger a fait de nombreuses communications à l'Académie de médecine, toujours bien accueillies, car elles portaient toutes la marque de son esprit de méthode et de précision. Il était aussi bien écouté quand il parlait des stigmates physiques des dégénérescences chez les Aztèques, dans la microcéphalie, qu'en exposant ses intéressantes considérations si instructives sur le goitre et le crétinisme ou qu'en intervenant, d'une façon active, dans les questions à l'ordre du jour, notamment dans la discussion sur l'aphasie.

En 1854, l'Académie assista à un véritable tournoi, les deux géants se mesurèrent, prenant pour devise, Falret la folie circulaire, Baillarger la folie à double forme. Cette question, toute nouvelle, quoique peu familière, on peut bien le dire, à beaucoup d'académiciens, n'en captiva pas moins l'attention de tous, et les deux grandes séances, consacrées à la discussion, furent trop courtes au gré des auditeurs.

Cette lutte scientifique entre deux adversaires animés du même amour de la vérité, eut les conséquences qu'elle devait avoir, la constitution définitive d'une nouvelle forme mentale. Vous pouvez être satisfaits, chers maîtres, vous avez été tous les deux victorieux, vous avez solidement posé les premières assises, et c'est désormais sur le roc que pourront bâtir tous ceux qui exploreront le terrain clinique de l'intermittence et de la périodicité. (*Applaudissements.*)

C'est vers cette époque, en l'absence de l'enseignement officiel, que grâce aux deux maîtres que nous honorons aujourd'hui, brilla de tout son éclat l'Ecole de la Salpêtrière.

M. Falret, dans le livre sur les maladies mentales et les asiles d'aliénés, publié en 1864, s'est appliqué à développer les principes qui doivent guider dans l'examen du malade et dans l'étude clinique de la folie ; sa symptomatologie générale est un modèle du genre, et ses considérations générales sur les asiles trouvent encore chaque jour leur application.

De son côté, M. Baillarger a eu l'heureuse idée de réunir en volumes, sous le titre de *Recherches sur les maladies mentales*, la plupart de ses travaux ; il les a groupés par séries distinctes, mettant à leur distribution

le soin qui caractérise toutes ses œuvres ; des sommaires d'une extrême clarté, placés à la fin des deux volumes, donnent une idée d'ensemble de chaque mémoire, si bien que les questions les plus ardues deviennent accessibles à ceux mêmes qui n'ont pas l'habitude de ces études spéciales.

On comprend à la lecture de ce magnifique recueil, tout ce dont sont redevables à cet infatigable travailleur, l'anatomie et la physiologie des centres nerveux, la psychologie, la pathologie et la clinique mentales, la thérapeutique et la médecine légale des aliénés, sans oublier son sujet d'étude de prédilection, la paralysie générale. D'autre part, on vous dira bientôt ce que lui doivent la Société médico-psychologique et les *Annales*, son organe de vulgarisation.

En 1878, il fut l'objet de la plus flatteuse distinction de la part de ses collègues de l'Académie qui l'élurent président ; et, à son tour, il apporta dans la direction de leurs travaux et de leurs débats, tout le poids de son autorité et toute l'aménité de son caractère.

Ces deux hommes d'élite, MM. Baillarger et Falret, émules dans le travail et la science, restent émules dans la charité et la bienfaisance.

Tous les deux s'étaient émus du sort qui attend parfois certains aliénés guéris ou convalescents, à leur sortie de l'asile, et simultanément ils avaient créé une œuvre de patronage dont la mission était de recueillir ces anciens malades, de les encourager, de les protéger et de les aider à trouver un travail suffisamment rémunérateur ; de les suivre ensuite, dans les différentes positions, pour écarter ou amortir les causes de rechutes, et intervenir si c'était encore nécessaire.

Les deux sociétés se développèrent parallèlement; mais, plus tard, elles se fusionnèrent en une seule, dont M. Falret resta le président, y consacrant tout son amour du bien et son activité. A sa mort, son fils, notre cher collègue, héritier des hautes qualités de son cœur et de son esprit, a pris la direction de cette œuvre de charité, qui continue à rendre les plus grands services.

De son côté, M. Baillarger, dont la digne compagne, heureuse aujourd'hui de son triomphe, pourrait seule

nous dire l'étendue de l'ineffable bonté (1), préoccupé des infortunes imméritées de quelques-uns de nos confrères, fonda l'*Association mutuelle des médecins aliénistes de France*, dont il devint le président d'honneur et l'un des agents les plus actifs.

On ne s'arrêterait point, si l'on voulait énumérer tout ce que la science et l'humanité doivent à ces maîtres vénérés au souvenir desquels devra désormais s'associer, dans cette enceinte, le pieux souvenir de ceux qui les ont guidés.

Qu'il nous soit donc permis, en ce moment, d'unir dans notre hommage respectueux et de saluer, avec fierté, les noms glorieux de Pinel, d'Esquirol, de Baillarger, de Falret, qui personnifient la florissante école de la Salpêtrière, ce berceau, ce foyer de la psychiatrie, dont le lumineux rayonnement s'est répandu dans le monde entier. (*Applaudissements.*)

M. Ritti, secrétaire général de la Société médico-psychologique, prit la parole à son tour. C'était à lui qu'il convenait de mettre en lumière l'importance de l'œuvre scientifique de Falret et de Baillarger. Il l'a fait avec l'impartialité de l'historien qui lègue à l'avenir le soin de consacrer ses jugements. Il a rappelé les œuvres des deux savants, signalé les différences de leurs procédés, et montré qu'en dernière analyse, s'ils avaient obéi aux tendances de leur esprit, s'ils s'étaient séparés sur quelques points, ils étaient restés unis dans un égal dévouement à la science et aux aliénés. Bien plus, chacun d'eux a répandu autour de lui ses bienfaits d'une main généreuse, et fondé une œuvre de charitable assistance : Falret en créant la Société et l'asile de patronage pour les aliénés convalescents ; Baillarger, en instituant la caisse de secours des médecins aliénistes. M. Ritti était plus autorisé que personne à rappeler que Baillarger a fondé, soutenu, les *Annales médico-psychologiques*, recueil

(1) Mme Baillarger assistait à l'inauguration.

d'une rare valeur, où sont notés, pour ainsi dire, jour par jour, les progrès, les conquêtes de la psychiatrie française depuis un demi-siècle.

Discours de M. Ritti, *au nom de la Société médico-psychologique.*

Mesdames, Messieurs,

C'est au nom de la Société médico-psychologique, promotrice de cette solennité, que je prends la parole. Cet insigne honneur, dont je sens tout le prix, mais aussi tout le péril, je le dois à la confiance bienveillante de mes collègues. Pour surmonter les difficultés de ma tâche, pour célébrer dignement les mérites des deux éminents aliénistes à la mémoire desquels nous rendons aujourd'hui un public hommage, j'ai besoin de faire appel à un double sentiment profondément ancré dans mon cœur : une vive admiration pour leurs travaux, une reconnaissance sans bornes pour leurs enseignements.

La vie de Jules Baillarger et de Jean-Pierre Falret est connue ; leur existence calme et honorée, sans heurts et sans orages, peut se résumer en deux mots : travail et dévouement.

Leur œuvre, qui contient une abondante moisson de vérités nouvelles, est entre toutes les mains, lue et méditée par tous ceux, jeunes ou vieux, qui ont souci du progrès de notre science. L'analyser ici serait superflu. Au lieu d'une énumération nécessairement incomplète des faits qu'ils ont découverts, des théories qu'ils ont émises, des idées ingénieuses dont ils ont semé leurs écrits, il me semble préférable de comparer ces deux grands esprits, en remontant jusqu'à la source même où ils ont puisé leurs premières notions de médecine mentale, pour indiquer ensuite les méthodes qui les ont guidés dans leurs recherches et les facultés maîtresses dont la nature les avait doués.

Baillarger et Falret, à tant d'égards si différents, eurent cependant le même maître. Et quel maître ! Intelligence d'une rare élévation, cœur noble et généreux, Esquirol était un véritable conducteur d'âmes, sachant attirer, mais aussi retenir, tous ceux qui l'ap-

prochaient, leur communiquant cette passion pour le vrai et le bien qui le possédait lui-même et qui lui inspira tant d'œuvres grandes et durables.

Tous deux furent ses internes, l'un dans cet hospice de la Salpêtrière, l'autre à la maison de Charenton. Auprès de cet admirable enseignant, qui prêchait par la parole et par l'exemple, ils trouvèrent, outre ces soins paternels qu'il prodiguait à ses élèves, tous les excitants capables de développer leur jeune intelligence ; ils acquirent surtout cet art si difficile, si délicat d'observer l'aliéné, de ne pas s'arrêter en ce qui le concerne aux apparences extérieures, mais de creuser bien à fond ses multiples manifestations délirantes.

Dans n'importe quelle branche du savoir humain, les questions de méthode priment toutes les autres. En médecine mentale, l'observation clinique est la souveraine maîtresse. Esquirol, qui était, comme son illustre maître Pinel, imprégné des théories psychologiques du XVIII[e] siècle, en secouait le joug lorsqu'il se trouvait en face du malade ; il n'observait pas alors à la manière du psychologue, mais en médecin qui cherche à dépister les symptômes du mal et à en trouver la signification pathologique. Cette exactitude, cette précision, je dirais volontiers cette probité dans l'observation clinique, on en découvre des preuves nombreuses presque à chaque page de son œuvre ; les documents qu'il a publiés n'ont rien perdu de leur valeur scientifique, et l'on peut affirmer sans exagération que la plupart d'entre eux ne dépareraient pas le traité de médecine mentale le plus moderne.

Baillarger demeura toute sa vie fidèle aux préceptes du maître. C'est à l'examen direct des aliénés qu'il demanda la solution des problèmes que soulève l'étude de la folie ; c'est la pratique constante et assidue de l'observation clinique, rendue plus perspicace et plus pénétrante par l'association de la méthode comparative, qui lui permit d'extraire de l'amas confus des vésanies quelques types morbides plus nets et mieux déterminés, tels que la mélancolie avec stupeur et la folie à double forme, de découvrir une multitude de manifestations symptomatiques, qui donnent plus de précision au diagnostic des maladies mentales et plus de sûreté à leur pronostic.

Est-ce à dire que ce maître clinicien dédaignât les autres procédés de recherches, très en faveur autour de lui ? Bien loin de là ; seulement, il les appréciait à leur juste valeur, ne les considérant que comme de très utiles auxiliaires pour confirmer les vérités d'observation. A ce titre il s'en servit à maintes reprises avec succès : qu'on se rappelle ses remarquables travaux d'anatomie pathologique sur la paralysie générale, l'application qu'il a faite de la méthode psychologique à l'étude de la physiologie des hallucinations.

La vie scientifique de Falret ne présente pas cette uniformité. Esprit plus inquiet, plus impatient du but, il changeait volontiers de méthode, lorsque celle qu'il employait ne satisfaisait pas son goût de la vérité absolue, objet de ses aspirations. Dans cette remarquable préface de son principal ouvrage, véritable « discours de la méthode » en psychiatrie, il se raconte lui-même avec cette simplicité, cette sincérité, qui siéent à toute grande intelligence, nous faisant assister aux phases diverses qu'il parcourut dans son développement scientifique.

A l'époque où il suivait les leçons de Pinel et d'Esquirol, les jeunes aliénistes, — la plupart d'entre eux ont marqué dans la science, — suivaient le courant qui entraînait la médecine contemporaine ; ils se livraient avec ardeur aux recherches d'anatomie pathologique, scrutant avec soin le cerveau et les membranes des aliénés pour y découvrir la raison première des phénomènes de la folie. L'ambition était grande et louable ; elle ne fut pas complètement déçue. De cette persévérance à la pratique des autopsies, de cette multitude de crânes ouverts, de méninges disséquées, de cerveaux mis à nu et examinés avec une attention fébrile, sortit une des plus grandes découvertes médicales du siècle, la paralysie générale, qui, à elle seule, suffit à justifier « cette direction anatomique de la science » des critiques dont elle a été l'objet.

Falret qui avait cédé à l'entraînement général, fut bientôt désabusé ; mais ne demandait-il pas à la méthode plus qu'elle ne pouvait donner ? Comme il voulait « arriver à une théorie rationnelle de la folie et systématiser scientifiquement les diverses parties de la médecine

mentale », et que l'anatomie pathologique ne l'avait guère approché de ce but, il s'adressa à la psychologie. « L'état normal des facultés de l'esprit, pour emprunter les paroles de Lasègue, venait d'être l'objet de recherches habiles, ardentes, presque passionnées. On se hâtait d'utiliser, au profit de la pathologie, des découvertes encore inexploitées. » Falret poursuivit donc, avec un zèle méritoire, « chez les aliénés, à l'état pathologique, la recherche minutieuse des lésions de la mémoire, de l'association des idées, du jugement et même de l'abstraction, en un mot, de toutes les facultés reconnues par les psychologues à l'état normal ». Recherches décevantes! subtilités stériles! on s'éloigne de la réalité, on oublie le malade pour ces êtres de raison, ces entités métaphysiques sur lesquelles les psychologues discutent depuis des siècles sans pouvoir s'entendre.

Après s'être ainsi, pendant quinze ans, torturé l'esprit, Falret dut reconnaître qu'il faisait fausse route, qu'en « important la psychologie dans la médecine mentale, on détruit tout ce qui constitue essentiellement la maladie, c'est-à-dire l'ensemble des faits connexes et leur ordre de succession : on efface toute idée de marche et de coordination des phénomènes. On supprime la maladie pour ne plus voir que le symptôme, et l'on supprime le symptôme complexe pour ne plus voir que le symptôme isolé! »

C'est la marque d'une grande intelligence de confesser ses erreurs et d'en tirer profit. Falret revint, après un trop long détour, aux préceptes des maîtres de sa jeunesse; il comprit que chaque science ayant ses exigences particulières, ses lois et ses procédés, « c'est dans la pathologie mentale elle-même, c'est-à-dire dans l'étude clinique et directe des aliénés, que le médecin aliéniste doit rechercher les fondements de sa science spéciale ».

Il devint depuis lors l'apôtre le plus ardent de la méthode de l'observation clinique; il s'en fit même le théoricien et les pages qu'il lui consacra sont de celles que l'on ne saurait assez relire et méditer : le médecin y puisera des préceptes clairs, nets et précis sur l'examen des aliénés; le philosophe, des sujets de méditation sur l'art de l'investigation scientifique. (*Applaudissements.*)

A la réunion des matériaux, à la simple constatation des faits, succède leur mise en œuvre, leur élaboration. C'est dans ce travail que se révèle la personnalité intellectuelle du savant, sa faculté maîtresse. Cette faculté différait chez nos deux illustres collègues. Baillarger, esprit essentiellement analytique, avait la passion des faits particuliers; il semblait avoir pris pour devise de sa vie scientifique la célèbre maxime de Buffon : « Rassemblons des faits pour nous donner des idées. » Il mettait une ardeur communicative à prendre des observations cliniques, à les étudier, à les comparer entre elles. Comme le botaniste son herbier, jamais il ne trouvait sa collection suffisamment complète. Mais à quel merveilleux usage il sut l'employer! De combien de vérités nouvelles il a pu, grâce à elle, enrichir notre science! Et cette question des rémissions dans la paralysie générale provoquées par les suppurations prolongées, et l'inégalité pupillaire d'un si grand secours dans le diagnostic de cette même affection, et l'influence de l'état intermédiaire à la veille et au sommeil sur la production et la marche des hallucinations, et la folie à la suite des fièvres intermittentes, enfin tant d'autres sujets encore de non moindre importance! S'il faut savoir se borner dans cette énumération, il est cependant impossible de passer sous silence certains points de fait qu'a très bien vus ce sagace et pénétrant observateur, mais dont il a laissé à d'autres le soin de tirer les conséquences, tels entre autres les hallucinations psychiques et la folie communiquée. Dans tous ses écrits, les observations cliniques occupent la plus grande place, pareilles à ces illustrations qui donnent de la vie au texte, ou à ces figures qui, dans les ouvrages didactiques, rendent les démonstrations plus saisissantes.

Falret, au contraire, était un esprit synthétique ; aux faits particuliers il préférait les tableaux d'ensemble ; à la description minutieuse de signes symptomatiques, l'enchaînement des phénomènes. Non pas qu'il dédaignât les observations cliniques, il en a rassemblé plus que personne; mais il ne s'en servait que comme de matériaux dont il savait, par un habile travail d'abstraction, extraire les éléments essentiels de ses descriptions magistrales ; semblable à l'historien qui compulse

les archives de son pays, non pour publier des documents rares et curieux, mais pour donner à son récit plus de vie et de vérité.

Un frappant exemple de cette opposition entre ces deux grands esprits nous est fourni par les mémoires, remarquables à des titres divers, qu'ils ont consacrés à ce type morbide, dénommé par l'un folie circulaire, et folie à double forme par l'autre. Falret décrit les symptômes des diverses phases de la maladie dans une série de tableaux d'une grande largeur de touche et d'une saisissante réalité, sans jamais appeler à son aide les faits cliniques; pour l'étiologie, le pronostic, le traitement et la médecine légale, il procède par affirmations nettes et précises, par aphorismes, résumant une savante et déjà longue expérience. Dans le mémoire de Baillarger, au contraire, les observations cliniques affluent; elles sont au premier plan, apportent chacune une preuve nouvelle et conduisent graduellement le lecteur aux conclusions. L'intérêt réside surtout dans les faits; par eux, la démonstration devient éclatante et complète.

N'est-ce pas aussi cette prédominance des facultés analytiques chez l'un et des facultés synthétiques chez l'autre, qui explique leurs opinions respectives sur la classification des maladies mentales? Baillarger resta, jusqu'à ces derniers jours, attaché à la classification de Pinel et d'Esquirol. Il la considérait comme une œuvre parfaite, dont on pouvait élargir ou augmenter les cadres, — ce qu'il ne manqua pas de faire lui-même, — mais dont les bases et les grandes lignes devaient pieusement être conservées. Il défendit toujours avec chaleur l'édifice scientifique du maître, et c'est avec une véritable tristesse qu'il le voyait s'écrouler pièce par pièce sous l'influence du progrès de la science. Falret ne considérait l'œuvre d'Esquirol que comme une classification d'attente, d'un caractère purement artificiel, destiné à « être remplacé dans l'avenir par un classement plus pratique des espèces naturelles des maladies mentales ». De ces maladies, il s'était fait une notion autre que celle qu'on avait de son temps; il voulait qu'elle reposât non seulement sur l'étude clinique des symptômes physiques et moraux, mais surtout sur la connaissance approfondie de leur marche, de leur évolution. Cette no-

tion semble avoir prévalu en psychiatrie; le vœu de Falret a été en partie exaucé : plusieurs « espèces naturelles de maladies mentales » ont été constituées d'après ses principes; mais la classification est restée bâtarde, mi-partie artificielle, mi-partie naturelle, et nous pouvons encore aujourd'hui exprimer le regret qu'il émettait il y a trente ans : « Malheureusement, sous ce rapport important, nous sommes encore à l'époque des Tournefort et des Linnée, et nous attendons un Jussieu! »

Poursuivant la comparaison, on trouve les mêmes contrastes dans le mode d'enseignement des deux maîtres : analyse d'une part, synthèse de l'autre. Aussi les cours qu'ils professèrent pendant de longues années, dans cet hospice de la Salpêtrière, semblaient-ils se compléter l'un par l'autre : celui de Falret, aux tendances théoriques avec des échappées vers la philosophie; celui de Baillarger, tout pratique, ne dépassant jamais, ou rarement, le terrain solide des faits, de l'observation clinique.

Ces deux enseignements, sans aucun caractère officiel, furent, pendant plus d'un quart de siècle, les seuls où la jeunesse médicale put s'initier aux difficiles et délicates questions de la médecine mentale. Les deux illustres maîtres furent dignement récompensés de leurs efforts et de leurs peines. De tous les points de la France et même de l'Europe, ils virent accourir des auditeurs zélés; ils eurent la joie, la douce joie, de former des disciples qui développèrent leurs idées, véritable pépinière où les pouvoirs publics vinrent chercher des médecins aliénistes pour la direction des asiles qui s'élevaient, de plus en plus nombreux, depuis la promulgation de la loi du 30 juin 1838. C'est là, entre beaucoup d'autres, un service des plus signalés que Falret et Baillarger aient rendu à leur pays. (*Applaudissements.*)

L'histoire de l'assistance publique des aliénés depuis cent ans présente plusieurs étapes glorieuses qui sont dans toutes les mémoires. Pinel, d'abord, brise les chaînes des aliénés; appliquant à leur traitement les moyens de douceur et de bienveillance, il élève ces malheureux, jusque-là traités à l'égal de bêtes fauves, à la dignité de malades. Esquirol, continuant la réforme de

son illustre maître, la fait appliquer dans toute la France. Ce ne fut certes pas sans difficultés, ni sans luttes; mais avec cette calme et douce obstination, qui est la plus grande force du philanthrope, il parvint à vaincre tous les obstacles. Par ses publications et ses rapports où il racontait simplement les faits lamentables qu'il avait vus, il sut intéresser l'Administration à la cause qui lui était chère. Grâce à lui, grâce à l'éloquente et vigoureuse campagne qu'il mena par la parole et par la plume, les malheureux blessés de l'intelligence, enfin séparés d'avec les criminels et les vagabonds dont ils partageaient les sombres gîtes, trouvèrent des asiles où les soins leur furent prodigués.

« Une maison d'aliénés, écrivait-il, est un instrument de guérison; entre les mains d'un médecin habile, c'est l'agent thérapeutique le plus puissant contre les maladies mentales. » Ce principe fondamental, trop souvent encore méconnu par l'ignorance ou les préjugés, est aujourd'hui de vérité courante dans la science. Oui, l'établissement d'aliénés est « un instrument de guérison », et les guérisons y sont nombreuses. Malheureusement, si elles ne se maintiennent pas, si les rechutes et les récidives sont fréquentes, c'est que la convalescence de la folie, de ce mal terrible qui ébranle la fonction la plus délicate de l'organisme, est entourée d'ordinaire de moins de soins, de moins d'égards que celle d'une fièvre quelconque, même légère. A peine l'aliéné a-t-il recouvré la raison, qu'il doit être rendu à la liberté d'après les prescriptions mêmes de la loi, qui n'a nul souci des écueils auxquels il sera exposé en rentrant dans sa famille, dans la société. Heureux celui qui trouve au milieu des siens une atmosphère de bienveillance et de douceur où sa pauvre âme endolorie par la souffrance est soutenue et réconfortée! Mais combien, — et c'est le plus grand nombre, — transplantés subitement du milieu calme et reposant de l'asile dans celui si mouvementé et si troublant de l'extérieur, suspects le plus souvent à leur entourage, en butte à la risée des uns et à la crainte des autres, dans l'impossibilité de trouver du travail pour gagner le pain quotidien, — combien de ces malheureux, perdant courage, succombent dans cette âpre lutte pour la vie et voient de nouveau leur intelli-

gence sombrer dans les ténèbres de la folie! (*Applaudissements.*)

Contre de si terribles catastrophes il doit exister un remède. Baillarger et Falret dont le cœur était à la hauteur de l'intelligence, le cherchèrent et le trouvèrent presque simultanément. Il consiste dans la création de sociétés de patronage chargées de protéger, dans le monde et même dans leurs familles, les aliénés indigents guéris, après leur sortie des asiles. L'idée, si elle était généreuse, était juste aussi. Pourquoi, en effet, et avec beaucoup plus de raison peut-être, ne pas appliquer aux convalescents des maladies de l'esprit ce qui semble réussir chez les malfaiteurs, chez les criminels?

C'est à Falret que revient ce rare mérite d'avoir fait entrer, le premier, dans la pratique cette grande et charitable pensée. Pour fonder cette nouvelle institution de bienfaisance, il n'eut recours qu'à l'initiative privée. S'entourant de personnes placées dans les situations les plus diverses, il sut entraîner leur adhésion, se faire donner des sommes importantes, des dons généreux, et, ce qui était plus précieux, il obtint leur concours actif, leur promesse de s'occuper directement des malheureux auxquels elles s'intéressaient.

Cette société de patronage, qui ne s'adresse qu'aux femmes aliénées, a déjà une existence plus que semi-séculaire. Avec des ressources relativement modestes, elle a fait un bien incalculable. La mort de son fondateur n'entrava pas sa marche ascendante; elle est aujourd'hui plus vivace, plus prospère que jamais, grâce à l'activité, au dévouement, à la générosité de notre excellent maître et ami, M. Jules Falret, qui consacre le meilleur de son temps pour développer cette œuvre de bienfaisance; il honore ainsi de la manière la plus belle, la plus touchante, la mémoire de son illustre père. (*Applaudissements.*)

Il n'existe pas de plus noble émulation, qui fasse plus d'honneur à la nature humaine, que celle du bien. Baillarger était au plus haut degré doué de ce sentiment généreux qui excite à égaler, à surpasser même les autres en actes de dévouement et de bienfaisance. La situation élevée qu'il avait si dignement acquise dans notre profession, lui en avait fait connaître les misères. Que de

confidences douloureuses il avait reçues! Notre spécialité, composée presque exclusivement de fonctionnaires, a cependant aussi ses déshérités, ses naufragés. La maladie du chef de la famille, la mort avant la retraite, amènent l'indigence au foyer. La pudeur empêche de s'adresser à la charité privée, qui est d'ailleurs impuissante en présence de pareilles détresses.

Au récit de toutes ces souffrances, notre éminent maître eut l'heureuse inspiration — les grandes pensées ne viennent-elles pas du cœur? — de créer une *caisse d'assistance mutuelle des médecins aliénistes.* Avec cette éloquence chaude et persuasive dont il avait le secret, lorsqu'il s'agissait de faire le bien, de soulager une infortune, Baillarger se fit l'apôtre de ce projet. Il eut la douce satisfaction de voir toute la famille aliéniste se grouper autour de lui. Grâce aux cotisations régulièrement payées, grâce aux subventions des pouvoirs publics et aussi à des legs de généreux donateurs, son Association mutuelle put secourir bien des misères ignorées, aider et protéger de nombreuses veuves de confrères, élever leurs enfants jusqu'à leur majorité. Depuis sa fondation, dans une période de vingt-sept années, elle a distribué pour plus de 150,000 francs de secours, placé un capital de près de 125,000 francs. Ces chiffres ne sont-ils pas suffisamment éloquents? Et en constatant ainsi l'utilité de cette grande et belle œuvre, on est saisi de la plus grande vénération pour les sentiments philanthropiques si élevés de son créateur. (*Applaudissements.*)

Parlant au nom de la Société médico-psychologique, il est de mon devoir de rappeler bien haut que Baillarger a été son véritable fondateur. C'est dans le courant de l'année 1852, qu'après plusieurs tentatives infructueuses il parvint à agréger tous ceux qui s'intéressaient à la pathologie mentale et aux sciences connexes.

Le succès couronna cette entreprise. Pouvait-il en être autrement, lorsque cette Société naissante comptait au nombre de ses adhérents des penseurs comme Buchez, Cerise, Alfred Maury; des écrivains comme Dechambre, Brochin, Peisse; des cliniciens tels que Baillarger, Calmeil, Delasiauve, Falret, Moreau (de Tours); des

administrateurs comme Ferrus et Parchappe? Mais tous ces grands noms que nous sommes accoutumés d'admirer, qui sont inscrits au Livre d'or de notre Compagnie, ne nous font pas oublier que c'est avant tout à Baillarger que nous devons ce que nous sommes. Tous, anciens et jeunes, s'en souviennent ; c'est même un des nouveaux venus et non des moins distingués de nos jeunes collègues, M. Vallon, qui, le lendemain de la mort du Maître, à émis le vœu d'ériger un buste à celui que nous pleurions, qui avait rendu de si éminents services à notre spécialité. La proposition fut adoptée par acclamation, tant nous paraissait juste, naturel même, ce suprême hommage rendu à cette chère mémoire. (*Applaudissements.*)

Par un sentiment de pieuse affection, notre excellent collègue et ami, M. Jules Falret, a fait exécuter l'image de son père pour l'offrir à la Salpêtrière. Heureuse coïncidence, qui nous permet de célébrer le même jour, dans cet établissement, théâtre de leur enseignement et de leurs recherches, deux des plus illustres aliénistes du siècle, qui, durant de longues années, vécurent ici côte à côte, ayant les mêmes aspirations pour le vrai et le bien, émules, mais non rivaux, dans les luttes pacifiques et fécondes de la science et de la bienfaisance.

Au nom de la famille aliéniste, dont je suis fier d'être l'interprète, je m'incline respectueusement devant ces monuments, élevés, l'un par la piété filiale, l'autre par la reconnaissance confraternelle ; ils diront aux générations futures quelle fut notre vive et sincère admiration pour ces deux maîtres vénérés qui nous ont légué un riche patrimoine d'honneur et de dévouement professionnels, et donné le grand et salutaire exemple de l'amour de la vérité et de la pitié pour la souffrance humaine. (*Applaudissements.*)

M. Auguste Voisin, au nom des médecins de la Salpêtrière, a rendu hommage à ses devanciers. Il n'a eu qu'à rappeler leur glorieuse carrière, leur enseignement, pour réveiller dans nos cœurs les souvenirs inoubliables de l'École de la Salpêtrière.

Discours de M. Aug. Voisin, *au nom des médecins de la Salpêtrière.*

Messieurs,

M. J.-P. Falret a été médecin de la section Rambuteau et de la section des idiotes. Les honneurs que nous lui rendons sont hautement justifiés par les progrès qu'il a imprimés à la médecine mentale.

Depuis sa nomination de médecin de la section des idiotes à la Salpêtrière, en 1831, jusqu'à sa démission en 1867 de médecin de la première section des aliénées ou section Rambuteau, Falret n'a cessé de tirer tout le parti possible des richesses scientifiques de ce vaste établissement hospitalier qui est d'autant plus utile à l'enseignement qu'il est plus proche de la Faculté de médecine.

Il y créa un enseignement clinique qu'ont suivi des élèves devenus maîtres à leur tour, tels que Billod, Cl. Bernard, Morel, Lasègue, etc. ; cette phase clinique de sa vie scientifique fut la période la plus active de son existence ; c'est, disait-il, « dans l'étude directe des aliénés que le médecin aliéniste doit rechercher les fondements de sa science spéciale », et, ouvrant largement son service à ses élèves, il les encourageait à recueillir des observations que l'on débattait et discutait en commun avec lui. Il en résultait une activité d'esprit dont ses élèves ont gardé le vivant souvenir.

Insistant sur ce que tout médecin peut être appelé à traiter des aliénés et à décider médicalement les graves questions relatives au droit civil et criminel qui concerne les aliénés, il considérait que le médecin non spécialiste devait être à même de reconnaître dès le début une maladie mentale, parce que, le premier, il est en position d'assister aux premières manifestations du mal et d'informer les familles des conséquences, si souvent fâcheuses pour elles, de l'évolution de la folie.

Falret a souvent développé cette nécessité de l'enseignement des maladies mentales à donner à tout médecin et il a prouvé que les craintes conçues par les adversaires des cliniques, relativement à la présence des visi-

teurs dans les services d'aliénés, étaient sans fondement, le médecin professeur pouvant toujours détourner les excitations passagères et les faire servir au profit des malades et à l'instruction des élèves.

Falret amenait en outre ses contradicteurs à admettre que les aliénés sont moins défavorablement influencés par les divers faits qui composent une clinique qu'on ne le supposerait au premier abord, et il s'étendait longuement sur les caractères propres à chaque variété de folie pour rendre indiscutable cette vérité.

Falret donnait au plus haut point à ses élèves et auditeurs l'exemple du respect que le médecin et le personnel administratif doivent à l'aliéné, à ce triste déshérité de la raison ; il ne se permettait aucune marque d'ironie et de moquerie, et il se montrait plein d'égards pour eux et de déférence pour leur état ; si l'expression de sa physionomie était grave, elle était en même temps doucement suggestive.

C'est dans ses leçons cliniques que Falret a développé ses idées sur la non-existence de la monomanie, sur la folie circulaire et sur l'importance des recherches anatomo-pathologiques chez les aliénés.

« Nous croyons fermement, a-t-il dit, que dans tous les cas, on rencontre dans le cerveau des aliénés ou dans ses membranes des lésions appréciables permettant de se rendre compte des troubles des facultés intellectuelles et affectives dans la folie. »

C'est le souvenir de ces importants travaux et de cet enseignement profitable à tant d'élèves qui nous réunit aujourd'hui autour de ce buste, témoignage de nos sentiments respectueux pour la mémoire de J.-P. Falret. (*Applaudissements.*)

Messieurs,

Le maître M. Baillarger, que nous honorons aujourd'hui, a conquis principalement sa fortune scientifique par les leçons cliniques qu'il a faites à la Salpêtrière sur les maladies mentales, de 1849 à 1869.

Il a eu le grand mérite d'inaugurer cet enseignement malgré la mauvaise volonté et la résistance en ce temps-là de la plupart des administrateurs et de beaucoup de médecins influents.

C'est dans cet enseignement clinique, continué pendant vingt ans et suivi assidûment par des élèves tels que Béclard, Gratiolet, Vulpian, Broca, Charcot, Potain, Dureau, Peisse, A. Maury, l'abbé Duquesnel, H. Taine, Ribot, que Baillarger a décrit de main de maître la paralysie générale des aliénés et le délire hypocondriaque des paralysés généraux. Les observations sur lesquelles il a fondé ses recherches démontrent les études assidues et considérables auxquelles il a dû se livrer.

A l'hôpital, Baillarger était un travailleur ayant le feu sacré. Il a consacré une bonne partie de ses leçons à la description de la folie à double forme; il présentait à ses auditeurs une malade atteinte de cette variété de folie, qui, transférée dans mon service, y a encore vécu douze ans, sans que le type décrit par notre maître ait été le moindrement altéré.

C'est vous dire, Messieurs, à quel point les descriptions que présentait Baillarger à ses élèves étaient nettes et son enseignement vrai. C'est encore à la Salpêtrière que Baillarger a fait ses études sur la structure de la couche corticale des circonvolutions du cerveau.

Il a démontré que cette couche est composée de six zones superposées, alternativement grises et blanches et qu'elle existait avec ses éléments dès le cinquième mois de la vie fœtale.

L'histologie a confirmé ces travaux originaux.

Baillarger a fait ici ses études sur les rapports de la surface du cerveau avec le développement de l'intelligence, sur l'ossification prématurée des os du crâne chez les microcéphales, sur l'importance de l'état intermédiaire à la veille et au sommeil, sur la physiologie pathologique des hallucinations et leurs différentes formes psychiques et psycho-sensorielles, et sur l'automatisme du cerveau.

Baillarger a élucidé un point obscur jusque-là de la pathologie mentale, l'étude de la stupidité que l'on avait crue jusqu'alors liée à la suspension de l'intelligence et qu'il nous montrait, au contraire, caractérisée par un délire très actif et par des hallucinations capables de provoquer des actes dangereux; le nom de mélancolie avec stupeur qu'il donnait à cet état dans ses leçons lui est resté.

Les leçons de Baillarger étaient très intéressantes par la vie qu'il avait le talent de leur donner ; il faisait venir les malades dans la salle du cours, il les interrogeait, il les amenait à raconter leurs idées délirantes, il en tirait des considérations pratiques, et il établissait le diagnostic, le pronostic et le traitement ; tout cela exposé clairement et magistralement.

Baillarger a appris, on peut le dire, à nous tous les maladies mentales par une méthode précise fondée sur la clinique et l'anatomie pathologique associées.

Baillarger nous communiquait le désir d'apprendre et la volonté de pénétrer les mystères des lésions de l'intelligence.

Il n'enseignait que ce dont il était sûr, c'était là sa force et c'est son droit à l'immortalité. (*Applaudissements.*)

M. Christian, président de la Société de médecine de Paris, a apporté, au nom des membres de cette Société, un juste tribut d'hommages à Baillarger, un de leurs doyens. Dans une allocution très simple, mais d'un grand effet, il a su dire tout ce que la vie médicale de cet homme si distingué avait eu de mérites. Cet éloge, qui s'adressait surtout à un confrère éminent, qui faisait ressortir la dignité avec laquelle il a rempli sa tâche, a été hautement apprécié.

Discours de M. Christian, *au nom de la Société de médecine de Paris.*

Messieurs,

La Société de médecine de Paris ne pouvait manquer de prendre sa part de la fête de famille qui nous réunit aujourd'hui ; elle se sent fière des honneurs si mérités qui sont rendus à l'un de ses membres les plus éminents. Elle se rappelle, non sans orgueil, qu'elle a compté parmi ses anciens présidents les aliénistes les plus illustres, depuis Esquirol et Marc, jusqu'à Baillarger, Brierre de Boismont, Delasiauve.

Avant la fondation de la Société médico-psycholo-

gique, c'est à elle que ces maîtres venaient soumettre leurs travaux, et nos archives se sont enrichies de documents précieux.

M. Baillarger a fait partie de notre Société depuis 1842; il l'a présidée en 1858. Pendant de longues années, il a été un de ses membres les plus actifs et les plus laborieux, et, quoiqu'il appartînt à d'autres corps savants, où la pathologie mentale trouvait un milieu mieux approprié, il lui est toujours resté fidèle.

Même quand l'âge est venu, et qu'il a cessé d'assister à nos séances, il n'a pas voulu se réfugier dans l'honorariat. Il a tenu expressément à figurer parmi nos membres titulaires, et je sais, pour le lui avoir entendu exprimer souvent, tout l'intérêt qu'il portait à notre vieille Société.

M. Baillarger nous a appartenu pendant près d'un demi-siècle; nous nous réjouissions de fêter son cinquantenaire. Cette joie nous a été refusée, et nous ne pouvons plus que lui apporter ici l'hommage de notre respectueux souvenir.

A la Société de médecine, le rôle de M. Baillarger a été ce qu'il a été partout : « Il avait, comme l'a dit un de ses biographes (1), la passion de l'observation clinique, et il savait observer. »

Les faits qu'il ne se lassait pas de recueillir, il venait les soumettre à ses collègues, provoquant leur critique, ne quittant un sujet que lorsqu'il l'avait étudié sous toutes ses faces, cherchant tous les arguments propres à porter chez ses contradicteurs la conviction qui l'animait lui-même.

Je ne saurais énumérer tous les mémoires que M. Baillarger a lus à la Société de médecine; mais je n'étonnerai aucun de ceux qui l'ont connu, en disant que là, comme partout, la paralysie générale était son thème de prédilection. La paralysie générale, c'est l'œuvre à laquelle, pendant soixante ans, il n'a cessé de travailler. Jusqu'à la dernière heure de sa vie, il en a fait l'objet de ses méditations; il ne se lassait pas d'en discuter les détails; c'était le problème de tous les jours, de toutes les heures; et il aurait pu répondre, lui

(1) Ritti, Eloge de Baillarger. *Ann. méd.-psychol.*, 1892.

aussi, que si, dans ce domaine si peu exploré avant lui, il avait fait de grandes et belles découvertes, c'est « parce qu'il y pensait sans cesse ».

L'œuvre de M. Baillarger a été grande et belle. Après les orateurs qui m'ont précédé, je ne pourrais que répéter ce qu'ils ont dit, et en moins bons termes, si je voulais retracer une fois de plus les étapes de cette vie si bien remplie. Je pourrais appliquer à M. Baillarger ce qu'il a dit lui-même d'Esquirol. « S'il a concouru aux progrès de la science par ses propres travaux, il l'a encore servie par l'activité féconde qu'il savait entretenir parmi ses élèves (1). »

Lui aussi, à côté de ses travaux personnels, a été un initiateur ; son enseignement, dont ces vieux murs de la Salpêtrière ont conservé l'écho, a formé de nombreux élèves.

Son image, placée en face de celle de Falret, qui fut son émule, à l'entrée de cette voie sacrée où Charcot voulait faire revivre tous ceux qui, à des titres divers, ont illustré la Salpêtrière, rappellera aux jeunes générations tout un passé de labeur et de glorieux efforts.

Puisse-t-elle leur dire que Baillarger laisse derrière lui mieux encore que ses travaux scientifiques ; il nous a légué des œuvres fécondes, en pleine prospérité, auxquelles, dès le premier jour, il avait su imprimer un cachet d'indestructible vitalité : nous n'avons qu'à récolter là où il a semé.

Les hommes comme M. Baillarger sont l'honneur des Sociétés dont ils font partie : ils sont pour eux un noble exemple.

En venant aujourd'hui saluer ce buste qui fait revivre les traits d'un maître aimé et respecté, la Société de médecine acquitte une dette de reconnaissance. Elle rend hommage à un collègue, un ancien Président, dont le nom, depuis longtemps, est inscrit dans son livre d'or, et dont elle gardera précieusement la mémoire. (*Applaudissements.*)

Au nom des élèves de Falret et de Baillarger,

---

(1) Inauguration de la statue d'Esquirol, 1862.

MM. Motet et Bouchereau ont parlé à leur tour. Leurs discours ont eu ce caractère particulièrement touchant, d'être avant tout l'expression de leur sincère reconnaissance pour deux maîtres, dont la bienveillance est restée, pour eux, active jusqu'à leur dernier jour. On sentait, et l'assemblée tout entière l'a bien fait voir, que le cœur avait inspiré les paroles prononcées ; il a suffi que ces deux élèves, hélas ! plus que des vétérans aujourd'hui, montrassent qu'ils n'avaient eu qu'à se souvenir, pour que, parmi tous les *anciens* qui se trouvaient là, un écho sympathique répondît à la manifestation de leur inaltérable affection.

Discours de M. Motet, *au nom des élèves de J.-P. Falret.*

Messieurs,

Après les hommages rendus au nom de l'Académie de médecine, de la Société médico-psychologique, de la Société de médecine de Paris, à ces deux hommes qui ont si grandement honoré la médecine mentale, et qui ont si bien mérité les témoignages publics de notre respectueuse reconnaissance, il semblerait qu'il n'y eût plus rien à ajouter à ce qui a été si bien dit.

Cependant permettez, messieurs, qu'une voix s'élève encore, et que je vienne, non plus au nom de Sociétés savantes célébrant l'un des leurs, mais à un titre plus modeste, apporter ici l'expression de sentiments toujours aussi jeunes, aussi vivaces, qu'à l'heure, hélas ! déjà trop lointaine, où je fus l'élève de Falret. C'est au nom de ses élèves que je veux saluer le maître, si bon, si généreux, qui m'honora de sa paternelle affection.

La satisfaction profonde avec laquelle je remplis ce devoir de cœur ne saurait vous surprendre, ma reconnaissance y trouve son compte, et j'éprouve comme une sorte de joie enivrante à évoquer le souvenir des années de ma jeunesse passées dans cette grande et hospitalière maison. Le temps semble l'avoir à peine effleurée de son aile ; j'y revois, j'y retrouve les mêmes hôtes, les mêmes jardins ; et dans ce rêve d'antan qui me berce et

me rajeunit, j'ai pour entretenir mon illusion heureuse, les traits de celui près duquel j'ai vécu !

Lorsque nous vieillissons, tout lointain souvenir
Nous est fidèle encore en dépit des années :
Les fleurs de notre avril en vain se sont fanées,
Leurs images en nous ne se peuvent ternir (1).

Et voilà comment je vous revois tous, en ce moment, chers disparus, Claude Bernard, Morel, Billod, Lasègue ! vous les plus brillants élèves du maître que nous fêtons aujourd'hui ! Redire vos noms, c'est ceindre d'une auréole de gloire cette tête où respire l'intelligence et la bonté. C'est auprès de Falret que vous avez commencé les études que vous deviez pousser si loin : c'est la meilleure manière d'honorer sa mémoire que de dire ici : « C'est à lui que vous, dont nous sommes si fiers, vous avez dû vos triomphes. » Et moi qui vous ai connus, j'ajoute : « Vous le saviez si bien que vous avez entouré d'une filiale affection celui qui avait été pour vous l'initiateur ! Vous n'êtes plus là, mais moi qui reste l'un des derniers, je vous évoque, je vous rassemble. Laissez-moi me placer à vos côtés, élevons encore une fois vers lui nos mains et nos cœurs ! » (*Applaudissements.*)

Falret fut un merveilleux éducateur : auprès de Pinel et d'Esquirol, il avait appris à connaître les aliénés ; il garda de l'un, le dévouement à ces pauvres déshérités « du grand bien de l'intellect » ; de l'autre, la finesse d'observation. Mais son esprit était trop original pour se résigner à suivre des sentiers déjà battus, il chercha sa voie, il ne fut pas longtemps à la trouver. Rien n'est plus curieux, ni plus intéressant que l'histoire écrite par lui-même de son évolution scientifique. Un jour, il la résuma dans une de ces leçons magistrales où il disait à ses élèves :

« Pour observer utilement les aliénés, il ne suffit pas de noter les paroles bizarres et extraordinaires qu'ils prononcent, les actes excentriques et désordonnés auxquels ils se livrent, mais il faut aussi apprécier et analyser avec soin l'état psychique intérieur qui donne

(1) M. Sully-Prudhomme.

naissance à ces paroles et à ces actes. Nous aurons atteint notre but si nous avons prouvé qu'on ne doit pas seulement faire l'histoire des idées délirantes, mais celle des individus délirants ; qu'il ne faut pas se borner à considérer les résultats du travail morbide de l'intelligence, qu'il faut étudier ce travail lui-même ; qu'on ne doit pas se contenter de noter les idées et les actes produits, mais qu'il importe beaucoup de rechercher leur génération, leur filiation, leur ordre de succession, leurs rapports mutuels, qu'il faut, en un mot, arriver à connaître la maladie dans son ensemble, et non dans quelques-uns de ses aspects, dans son fond et non dans l'un de ses reliefs. »

J'ai voulu citer cette page, parce qu'elle est la synthèse des procédés cliniques de Falret. Cette méthode a permis à son esprit généralisateur d'arriver à des résultats dont nous profitons encore aujourd'hui. Elle avait surtout ce rare avantage, si bien mis en lumière par Lasègue, ce maître incomparable, lui aussi, c'était de faire naître dans l'esprit de l'élève le goût des recherches, de solliciter à la fois sa curiosité et l'effort de son jugement, de permettre enfin une initiative personnelle, laissant à chacun toute son indépendance. Falret aimait à s'entretenir familièrement avec les jeunes gens qui suivaient ses cliniques ; il discutait avec eux, et souvent, d'un mot profond et juste, il redressait les erreurs, donnait des conseils, et jamais il n'était plus heureux que quand il sentait qu'on l'avait compris. C'était surtout au lit du malade qu'il recherchait la controverse ; chacun avait le droit d'exposer ses opinions personnelles ; d'une grande bonté, Falret avait aussi l'inépuisable indulgence des esprits supérieurs ; si sa critique était parfois un peu vive, elle n'était jamais sévère, elle était tempérée par la plus fine bonhomie. Aussi, tous ceux qui l'ont approché, tous ceux dont l'esprit s'est ouvert à côté de lui, ont-ils conservé le culte respectueux de sa mémoire.

Nous, ses élèves, nous n'étions pas les seuls à l'aimer ; il y avait dans ce grand service de Rambuteau, un quartier où il prolongeait volontiers sa visite, c'était l'atelier. A de certains jours toutes ces pauvres femmes étaient heureuses de l'accueillir avec des témoignages

d'une affection sincère. Au jour de sa fête, au jour où il allait prendre quelques semaines d'un repos bien gagné, il régnait dans la section une animation extraordinaire ; on avait préparé des fleurs, appris un compliment. On le saluait comme un chef de famille, et, en son honneur, on chantait les strophes de l'ode *A mon village*, œuvre de la jeunesse de Falret, il écoutait radieux, ému :

Echos lointains de la terre natale
Qui soupiriez mes rêves de bonheur,
Vous seuls charmez une absence fatale,
Vous seuls parlez un langage à mon cœur.
Autour de moi, comme un brillant mirage,
Vous évoquez des souvenirs bénis.
Oh ! bien souvent parlez-moi du village,
Toute mon âme est encore au pays !

Rien, messieurs, n'était plus touchant que le spectacle de cet homme de bien au milieu de ses malades, à l'infortune desquelles il compatissait avec un si grand cœur. (*Applaudissements.*)

« Toute mon âme est encore au pays! », disait-il, c'est là-bas qu'il repose. Mais son souvenir est ici ! A nous, qui l'avons pieusement gardé, vous avez voulu, mon cher Falret, donner une satisfaction suprême. En élevant ce monument à la mémoire de votre père vénéré, vous n'avez pas seulement répondu aux sentiments de votre amour filial, vous avez pensé aussi à notre respectueuse affection. Vous avez eu l'heureuse fortune de rencontrer un artiste d'un grand talent, qui pouvait dire : « Je fermerai les yeux, je retrouverai mon modèle dans mon cœur, » et vous nous donnez, fidèlement fixés par un habile ciseau conduit par une main amie, des traits que nous aimons à revoir encore, qui nous rappellent notre cher passé! Vous y tenez vous-même une place si grande, qu'il nous est bien permis, aujourd'hui, de dire très haut que nous vous associons dans un élan de cordiale reconnaissance, à l'hommage que reçoit de nous, le savant, l'homme de bien, dont nous sommes fiers d'avoir reçu les leçons. (*Applaudissements.*)

Discours de M. Bouchereau, *au nom des élèves de Baillarger.*

Mesdames, Monsieur le Préfet, Messieurs,

Les hommages que la mémoire de M. Baillarger a déjà reçus et ceux que lui décernent en ce jour tous nos confrères empressés et émus, témoignent que son nom occupera une place considérable dans l'histoire de notre science. On vient de rappeler devant vous les travaux du savant et les services du médecin dans des discours éloquents; à moi revient la mission si douce de parler du maître au nom des disciples qu'il a formés, dirigés et soutenus. Si mon éloge n'est pas à la hauteur de mon admiration, vous m'excuserez ; car notre reconnaissance à tous est profonde, et personne n'a ressenti plus vivement que moi les regrets que sa mort a causés au milieu de nous. Parmi ses élèves plusieurs sont arrivés à la célébrité et occupent de hautes positions; tous, n'importe la situation où la fortune les a placés, tiennent à affirmer comme ils conservent au fond du cœur le souvenir affectueux du maître aujourd'hui descendu dans la tombe. On m'a choisi comme interprète des sentiments de reconnaissance que tous nous éprouvons, parce que je suis un de ceux qui l'ont le plus connu, l'ayant fréquenté durant trente années.

La vie de M. Baillarger peut aussi bien que son enseignement servir d'exemple à ceux qui se proposeraient de suivre la voie qu'il a si brillamment parcourue. Ses débuts ont été difficiles; grâce à son travail, à sa ténacité, à son intelligence, il a surmonté tous les obstacles qu'il a rencontrés sur sa route; or sa santé a été longtemps assez délicate; un moment il fut sur le point d'abandonner Paris, mais heureusement, il s'est décidé à repousser les propositions avantageuses qui lui étaient adressées et il est resté dans ce milieu où ses facultés puissantes devaient se développer le plus largement.

Rappeler ses cours de la Salpêtrière, c'est évoquer une époque brillante de sa vie; ses leçons étaient suivies par un auditoire aussi nombreux qu'assidu : jamais on n'a vu M. Baillarger employer des procédés factices pour attirer et retenir autour de sa chaire un public qui

doit demeurer étranger aux questions débattues entre nous. Sa probité scientifique a toujours été entière, on a pu en juger par la respectueuse considération que lui ont témoignée des confrères éminents, des collègues renommés qui, comme lui, ont illustré la Salpêtrière.

M. Baillarger se trouvait naturellement désigné pour inaugurer à Sainte-Anne l'enseignement de la médecine mentale. Des ouvertures lui avaient été faites; il les avait accueillies avec satisfaction, puis brusquement cet honneur attendu, mérité, lui a échappé; il a pu en être étonné, il ne s'en est pas montré abattu.

Il faut avoir vu Baillarger dans l'exercice de ses fonctions hospitalières pour avoir apprécié la sensibilité, la délicatesse de ses sentiments à l'égard des aliénés; d'autres comme nous en porteraient témoignage.

Baillarger aurait pu continuer longtemps à donner des soins à nos malades avec la ponctualité qui chez lui était une habitude professionnelle, car ses forces n'étaient pas aussi affaiblies qu'il le supposait; mais, comme il avait fixé la date de son départ, il a tenu sa parole, montrant, dans cette circonstance comme dans bien d'autres, la fermeté de ses résolutions: ce scrupule peint l'homme.

En 1849, lors de cette terrible épidémie, qui a décimé la Salpêtrière, il y eut dans l'établissement comme un moment de stupeur; Baillarger ne s'est pas contenté de remplir strictement son devoir, il a délibérément, sans forfanterie, exposé sa femme, ses enfants à la contagion du fléau comme pour raffermir les courages ébranlés. Ne l'oublions pas, le personnel, à ce moment, s'est montré dévoué, courageux, pénétré comme toujours de la grandeur de la tâche. Baillarger a été bon, généreux envers l'infortune, il se plaisait à choisir ceux à qui il donnait, leur laissant ignorer le plus souvent de quelle main tombait le bienfait. Beaucoup de nos confrères ont été assistés par lui sans le savoir; c'est à leur intention qu'il a fondé l'Association des médecins aliénistes : cette œuvre seule suffirait à faire aimer son nom.

Bien que très réservé dans son attitude, Baillarger trouvait plaisir à réunir autour de lui des confrères, des élèves de tout âge, et à causer avec eux jusqu'à l'approche de la mort des questions qui avaient été l'objet

principal des préoccupations de sa vie. Quel charme dans ces entretiens familiers!

Baillarger a connu toutes les satisfactions que donne la famille à celui qui réussit à la fonder : il a vu s'élever autour de lui plusieurs générations d'enfants. Grâce à sa distinction, à son éducation, à son esprit, à toutes les vertus, Mme Baillarger a eu sa part dans les succès de son mari, elle lui a donné en toute circonstance le concours le plus précieux.

Baillarger a été un grand médecin : par l'élévation de son caractère, la dignité de sa vie, la sincérité de ses convictions, son amour de la vérité, il est devenu un maître dont nous ses élèves, nous sommes fiers, et le buste dressé en cette solennité demeurera comme le témoignage sincère de notre reconnaissance unanime. (*Applaudissements.*)

Puis M. le Préfet de la Seine s'est levé. Dans une improvisation qui nous a tous tenus sous le charme, M. Poubelle, résumant, avec autant de clarté que de justice, ce qu'il venait d'entendre, a rendu à Falret et à Baillarger un hommage qu'ils méritaient bien, mais dont la valeur se doublait par l'autorité de celui qui disait hautement son admiration pour de tels hommes.

M. Poubelle a insisté sur les services rendus à tant de générations médicales par un enseignement qui suppléait l'enseignement officiel. Aujourd'hui, nous ne nous étonnons plus que des cliniques soient ouvertes à l'asile Sainte-Anne, que des conférences soient instituées à la Salpêtrière ; qu'on se reporte à vingt années en arrière, et l'on retrouvera la trace de luttes ardentes contre l'autorité administrative qui ne voulait pas permettre aux étudiants en médecine le facile accès dans les asiles d'aliénés. Il y eut toute une période où le silence fut imposé, et l'on comprendra notre joie, à nous qui avons pris part à la lutte, quand nous avons entendu dire, dans un langage élevé, que nos maîtres avaient bien servi la science et leur pays.

M. Poubelle n'a pas été moins juste quand, administrateur éminent, il a parlé des œuvres d'assistance fondées par Falret et par Baillarger. L'asile de convalescence et de patronage pour les aliénés a été qualifié par lui « d'institution salutaire » qui mériterait d'être plus et mieux connue ; les paroles de M. le Préfet de la Seine auront, il faut l'espérer, un retentissement utile. Pour le moment, ce qui nous a surtout réconforté, c'est d'entendre dire que la Salpêtrière a été l'école où se sont formés les nombreux médecins que, en 1838, après la promulgation de la loi bienfaisante qui organisait la protection des aliénés, on a été heureux de trouver pour diriger les établissements qu'il fallut alors créer dans toutes les parties de la France.

Discours de M. Poubelle, *préfet de la Seine.*

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'appeler à présider cette fête si intéressante et si touchante à la fois, dans laquelle nous avons la satisfaction d'entendre louer par leurs héritiers et par leurs émules, par leurs élèves et par leurs amis, deux hommes éminents qui semblent revivre dans les continuateurs qu'ils ont formés.

Leurs traits immortalisés par le marbre reflètent les idées élevées et les sentiments généreux qui les ont animés.

Je suis un peu, pour apprécier leurs travaux, dans la position de ces honnêtes malades que nous voyons autour de nous, — à une distance trop lointaine pour qu'ils aient pu percevoir le récit des progrès accomplis à leur profit dans le domaine médical.

Bien qu'un peu plus rapproché — à en juger par le nombre de pavés qui nous séparent (*Rires*) — des maîtres éminents qui viennent de prendre la parole, je ne suis pas beaucoup plus éclairé sur le fond des choses, mais j'ai, comme eux, la confiance tranquille que tout

ce qui s'est fait a eu pour but l'adoucissement de leurs maux. Si vous les voyez garder une attitude aussi convenable et une patience aussi prolongée (que nous nous expliquons à peine), c'est qu'ils sentent qu'on parle d'eux et qu'on travaille dans leur intérêt. (*Applaudissements.*)

Ce qui m'a touché dans les existences que vous venez de retracer avec le sentiment profond des mérites de ceux que vous avez eu tant de plaisir à louer, c'est qu'elles ont toutes deux été consacrées à former des disciples alors qu'aucun enseignement médical officiel n'existait encore en France.

J'ai retenu, en effet, dans la monographie du Dr Ritti (1), qu'en 1877 seulement, une chaire spéciale a été créée à la Faculté de Paris. Il y a donc eu ici, grâce à l'initiative des médecins qui pratiquaient à la Salpêtrière, une préparation au développement considérable de la médecine aliéniste à la suite de la loi bienfaisante qui a organisé la protection des aliénés en 1838. On a été heureux, à ce moment, de trouver les nombreux élèves de Baillarger et de Falret pour diriger les établissements qu'il fallut alors créer dans toutes les parties de la France, et ce bienfait, nous le devons à l'enseignement de la Salpêtrière.

Un des traits les plus attachants de cette solennité est de rencontrer ici les descendants des hommes éminents que nous avons entendu louer.

Les héritiers de Falret, de Voisin, sont au milieu de nous et nous savons qu'ils ne sont pas indignes du nom et du talent de leurs pères.

Quels souvenirs, Messieurs, ceux-ci ne nous ont-ils pas légués ! Je n'ai qu'à rappeler les institutions fécondes qu'ils ont créées : l'un, les *Annales médico-psychologiques* et cette société d'assistance toute spéciale, destinée non pas aux malades, mais aux médecins et à leurs familles ; l'autre, une association très utile de patronage pour les aliénés convalescents.

Ces salutaires institutions auraient besoin d'être mieux recommandées ; je suis persuadé que si on les

---

(1) Ritti. *Éloge de Baillarger*, Paris, 1892, p. 25.

favorisait d'un peu de publicité, les dons leur arriveraient de toutes parts. On ne sait pas assez quelles sont les formes différentes que l'assistance peut revêtir. Beaucoup de cœurs généreux ignorent de quel côté ils doivent diriger leurs libéralités. A défaut du scandale du jour, la presse pourrait signaler parfois le bien qui se fait obscurément. La bienfaisance est toujours d'actualité. (*Vifs applaudissements.*

Messieurs, cette vaste maison recèle bien des misères, mais, en même temps, que de trésors de la science et de dévouement elle abrite! C'est une grande joie, en particulier pour le préfet de la Seine, représentant du Gouvernement, de constater qu'aux fatalités de la démence s'oppose perpétuellement ici la résistance de l'activité intelligente et libre.

C'est bien dans une ville comme Paris, où les passions plus excitées, la lutte pour la vie plus ardente, le tumulte et le choc des idées plus confus et plus violent, sont de nature à produire ces ébranlements prolongés qui font chanceler la raison, c'est bien ici que devait se trouver le foyer le plus actif et le plus lumineux de l'étude des maladies mentales.

Pinel et Esquirol ont accompli une révolution bienfaisante en démontrant que l'aliéné est un malade et qu'il faut traiter avec respect et douceur les malheureux qui sont frappés de cette déplorable affection.

Ils ont brisé les fers des aliénés! Peut-être pourrons-nous, à notre tour, faire davantage.

Il n'est pas défendu d'espérer que nous aurons la possibilité de soustraire de nombreux aliénés à la réclusion perpétuelle, même la plus bienveillante, pour les placer dans des familles véritables, comme nous le faisons pour les enfants assistés.

Dans beaucoup de ménages, la somme de 15 à 20 francs que nous offrons pour la garde et l'entretien de nos enfants est fort appréciée et, si le nouveau-né est quelque peu intéressant, on s'attache à lui, d'abord pour le bien-être qu'il apporte dans la maison et ensuite pour les petits services qu'il rend. Souvent il finit par être véritablement de la famille.

Serait-il impossible d'obtenir les mêmes résultats pour les aliénés?

Bien que plusieurs d'entre eux se rapprochent de l'enfance par la faiblesse de leur intelligence, il serait excessif de dire qu'ils en ont la grâce et les attraits. (*Rires et applaudissements.*) Néanmoins, en procédant avec discernement, il me semble qu'on pourrait poursuivre heureusement l'application du placement dans les familles rurales, qui rendrait les aliénés inoffensifs à l'existence normale.

Comme l'a si bien remarqué votre honorable secrétaire général, si les médecins aliénistes n'obtiennent pas souvent des résultats durables, c'est que leurs malades n'ont pas, pendant leur convalescence, tous les soins réclamés par leur état. Les causes d'ébranlement moral étant moins faciles à écarter que les causes physiques qui déterminent les maladies ordinaires, on prend moins de soin de les éloigner des aliénés convalescents avec lesquels on partage la vie quotidienne.

Il faut avouer que, pour arriver à ce résultat, bien des gens devraient réformer d'abord leur propre tempérament; car, si les aliénés sont des malades dont les organes cérébraux ont été plus ou moins atteints, il ne manque pas, par le monde, de gens qui ont naturellement l'esprit mal équilibré ou l'humeur la plus détestable. (*Rires et applaudissements.*) Aussi les aliénés sont-ils, en général, dans de mauvaises conditions pour consolider leur guérison lorsqu'ils sont replacés dans leur ancien milieu.

C'est de ce côté, Messieurs, qu'il faut porter nos efforts et chercher les moyens de compléter l'œuvre que vous commencez ici. Déjà le Conseil général de la Seine a entrepris cette bienfaisante innovation.

Je serais heureux, pour cette intéressante entreprise, de m'éclairer de votre expérience et de vos conseils et vous êtes assurés de trouver toujours chez le préfet de la Seine le concours le plus sympathique. (*Applaudissements prolongés.*)

Nous devons aux deux éminents statuaires, M. Ludovic Durand, pour le buste de Falret, M. Malherbe, pour le buste de Baillarger, nos plus sincères remerciements. Une large part dans l'expression de notre recon-

naissance revient à M. le Dr Vallon qui, secrétaire du Comité, a conduit à si bonne fin une œuvre toujours délicate et difficile. Le succès de cette fête qui était presque une fête de famille lui revient tout entier ; il a droit d'être fier de son œuvre. Nous lui adressons nos plus cordiales, nos plus vives félicitations.

A. M.

Paris. — Imprimerie L. MARETHEUX, 1, rue Cassette.